

Origine et destination fonctionnelle des statuettes kissi et des céramiques et pierres ancestrales en Afrique Occidentale

par P. KNOPS

Dénomination et géographie.

On a pris l'habitude d'appeler pierres kissi les statuettes en stéatite ou autres roches apparentées, anthropomorphes, trouvées en Guinée française dans le cercle administratif du Kissidougou, dont les Kissi constituent actuellement la tribu principale.

Des statuettes plus ou moins ressemblantes par la forme, mais identiques par leur fonction, ont été collectionnées auprès de population nègres voisines ou éloignées des Kissiens : tels les Mendi, les Timéné, les Baga du Sierra Leone et de la Guinée, les Krâ du Libéria, les Agni de la Côte d'Ivoire, leurs ancêtres les Akan de Ghâna et autres. Ailleurs, comme nous l'exposerons, des outils et armes néolithiques, de simples silex de forme bizarre, des poteries remplissent les mêmes fonctions culturelles.

Tout en dotant chacune de ces statuettes utilisées d'un nom propre distinctif, les habitants actuels du Kissidougou les désignent par le dénominateur générique de *pomdo*, au pluriel par le nom *pomta*. Ce substantif *pomdo* est composé de *pom* — mort, et de *do* — pierre, et signifie *pierre du mort*, tandis que le mot *pomta* n'est le pluriel que de *pom*, et doit se traduire littéralement par les *défunts*. Les Mendi et les Timéné appellent ces statuettes *nomoli*, que nous traduisons par les *défunts*. Le *nomoli* diffère matériellement du *pomdo*, parfois par la matière, schistes ou autres roches, et presque toujours par le style, lequel est d'une exécution plus soignée et parfois légèrement anthropozoomorphe. Les Krâ du nord du Libéria façonnent ces statuettes de terre glaise, et les nomment *Gêhê*. Les Agni du sud-est de la Côte d'Ivoire en ont aussi, les unes en pierres et probablement les plus anciennes, les autres en terre cuite, plus belles et plus réalistes, appelées *Ma*; *Ma* est le pluriel de *Ba*, qui signifie défunt, ancêtre, image d'ancêtre, et encore le petit, c'est-à-dire la progéniture d'êtres vivants. Les Akan de Ghâna leur ont donné le nom de *Nsor*.

Les Sénufo, assez voisins du Kissidoukou, d'où ils ne sont éloignés que de quelque 400 km, en possèdent aussi, mais à défaut de matière première dure, leurs images ancestrales sont, comme celles des Krâ, en terre glaise et façonnées grossièrement. Les quelques échantillons en stéatite qu'on découvre sporadiquement dans l'attirail des devins sénufo, semblent avoir été importés, par exemple à l'occasion de leurs guerres contre les Kissi, dont la dernière a eu lieu en 1896. Bien plus loin, au Nigeria et au Cameroun, il y a les poteries, appelées *M'blé*, des Kirdi-Kapsiki, les cailloux des Bamiléké, les têtes en pierres d'Essié, les pierres de la foudre, devant tous remplir les mêmes fonctions que les pomta kissi.

I. — *Pierres kissi.*

Comme elles sont les plus connues, puisque une littérature leur est consacrée, et comme ce sont elles qui occupent la place jusqu'à présent la plus importante dans les collections, il est utile de traiter d'abord des pierres Pomta.

Origine des Kissiens. Il est admis que ces pierres n'ont pas été taillées par les habitants actuels du Kissidoukou, qui disent eux-même les avoir trouvées dans le sol. Des recherches sur leur histoire par des administrateurs et par des missionnaires ont démontré que les Kissi ou Kissiens sont originaires du massif montagneux du Fouta-Djalon, où prennent source le Niger et le Sénégal. Leur ancienne patrie se trouvait près de la frontière méridionale de Bambouk, rendu célèbre parce qu'on a convenu d'appeler le périple d'Hannon et des Lybiphéniciens, au V^{me} siècle av. J. Chr. Edité à Paris en 1928, un document d'origine missionnaire intitulé « *Petit Atlas des Missions Catholiques* », mentionne déjà alors que les Kissiens sont venus du Fouta-Djalon. En Guinée française, où les géographes arabes du Moyen-âge n'avaient pas pénétré, cette documentation de l'Administration et des Missions chrétiennes repose sur des renseignements recueillis auprès des indigènes, spécialement ces bardes ou ménestrels des cours nègres, appelés *griots*, nombreux dans la Guinée et dans tout le Soudan occidental. Ces griots transmettent de père en fils leur profession et leur savoir, et perpétuent leurs connaissances sur les faits et gestes des chefs, auprès desquels ils vivent, et sur les événements importants de leur tribu.

A la fin du XVII^{me} siècle les contrées habitables du Fouta-Djalon furent graduellement envahies par des Peul ou Foula pasteurs, qui, dans la suite, s'étendirent de là sur tout le bassin supérieur et moyen du Niger jusqu'au-delà du Tchad. Ces Peul établirent leur capitale du Fouta-Djalon à Timbo, et entreprirent moins d'un siècle plus tard, donc dans la deuxième moitié du XVIII^{me} siècle, d'imposer par la contrainte l'islam aux autochtones animistes. Parmi ceux-ci les Timéné et les Mendi se soumirent. Les tribus Toma, anthropophage et guerrière, et Kissi, agricole et

plus pacifique, se réfugièrent dans la forêt du sud, au Libéria actuel. A la dislocation des empires peul sur le Niger, peu après 1800, les Kissi et les Toma, à l'étroit dans une forêt convenant peu à leur goût de la chasse et de l'agriculture, remontèrent vers la brousse du nord, où, après avoir soumis les habitants Lélé, on les trouve aujourd'hui à 400 km au sud du Fouta-Djalou. Les Kissiens sont actuellement environ 200.000.

Site. — D'abord il convient de souligner l'assertion de Denise Paulme dans « *Les Gens du Riz* », que les Kissiens ne sont pas sculpteurs et n'ont pas taillé les pomta. Nous ajoutons que l'on n'a pas trouvé de pierres sculptées dans leur ancien habitat du Fouta-Djalou, ni au nord du Libéria, où cependant les Krâ et les Vaï ont les mêmes croyances et les mêmes pratiques les concernant, mais chez lesquels la roche est remplacée par l'argile. Ainsi se trouve aussi détruite l'assertion, basée sur des ressemblances onomastiques, que les plus anciens sculpteurs des mintadiminkissi du Bas-Congo et de l'Angola étaient issus d'un groupe kissi venu au Bas-Congo du pays kissi de la Guinée, située à plus de 4.000 km.

Contrairement à une affirmation de Kjersmeier, mais conformément aux résultats des études *in situ* de Denise Paulme, les pierres pomta ne proviennent généralement pas de cimetières anciens. Comme nous l'expliquerons pour d'autres tribus, elles ont figuré primitivement sur l'autel familial de la maison, et aussi sous l'abri de réunion dans la cour familiale. Dans « *Anthropological Report on Sierra Leone* » (pp. 41, 42) M. W. Thomas signale chez les Timéné « une petite hutte aux abords de presque chaque village, renfermant un certain nombre de pierres... Ces pierres figurent les morts, et on en ajoute une à chaque décès de vieillard ». Pour l'Afrique nègre en général le fait de les avoir retrouvées dans le sol n'est même pas un critère d'ancienneté. Par les nécessités de l'agriculture, ou pour des raisons de magie, ou encore à la suite de calamités, famines, guerres, incendies, épidémies, razzias d'esclaves, il arrivait souvent que des villages fussent détruits, évacués, ou abandonnés en hâte, les émigrants ou fuyards n'emportant avec eux que des vivres, et complétant leur charge par les armes, les outils et les ustensiles indispensables. Quand une agglomération était attaquée et vaincue, elle était livrée à la destruction totale. Ses habitants étaient capturés ou décapités, les greniers à grains pillés, les maisons incendiées : certains pomta portent d'ailleurs des traces évidentes de feu; aux tornades et aux intempéries, aux termites destructeurs et à la brousse envahissante il ne fallait pas un demi-siècle pour niveler avec le sol les murs d'argile ou de claies de bambou tressé, et effacer même les ruines des agglomérations détruites. Les pomta de l'autel domestique ou de la hutte aux abords du village, ensevelis sous les décombres, devaient être retrouvés épars sous les amas d'argile par les occupants ultérieurs à l'occasion des travaux des champs et de terrassement. Seules auraient pu être retrouvées dans des cimetières spécialement

destinées à elles, les pierres pomta désaffectées de leur fonction fondamentale : car après trois générations on les enlevait de l'autel. Le fait d'en avoir trouvé réunies, probablement sur l'emplacement des huttes aux abords des villages, a pu donner l'impression d'un cimetière.

Description. — Les pomta des musées sont toujours des pierres sculptées. Il est cependant probable que chez les anciens habitants disparus du Kissidoukou des silex d'une forme inaccoutumée et singulière aient fait fonction de pierres ancestrales, comme cela fut le cas et l'est encore par exemple chez leurs voisins les Timéné. Collectionneurs et marchands et leurs ravitailleurs d'Afrique ne se soucient cependant pas de cailloux, laissant aux géologues et aux préhistoriens de se courber pour les recueillir.

Les *dimensions* des pierres kissi varient : leur hauteur se situe entre 60 et 200 mm, mais il est impossible d'en fixer une dimension à peu près standard.

Leur aspect aussi est hétéroclite : figures anthropomorphes et copies d'œuvres d'art anciennes se coudoient. Sculptées parfois avec soin, mais la plupart taillées très sommairement et ne portant souvent que quelques entailles pour ébaucher le visage, les yeux, le nez, la bouche à peine indiqués, ou marqués par des trous comme sur certaines statues menhirs, ces statuettes sont presque toutes des représentations masculines (1). De là à conclure que leurs usagers vivaient sous régime patrilinial, comme c'est le cas des Kissiens actuels, il n'y a qu'un pas; mais on ne doit pas perdre de vue que des tribus à régime matriarcal représentent aussi leurs ancêtres au masculin. Sur les plusieurs centaines de pomta et de photos du Musée de l'Homme, que nous avons examinés, il n'y a que deux figurines vraiment reconnaissables comme féminines, et pour celles-ci il est encore permis de se demander si elles ne font pas partie de ces nombreuses copies d'œuvres d'art dont nous ne connaissons en général les originaux que depuis une soixantaine d'années. Une de ces figurines féminines, réellement troublante, malheureusement décapitée, a les seins énormes, le nombril profond, la stéatopygie et les grosses jambes courtes de la Vénus de Willendorf, chère aux préhistoriens.

Parmi les nombreuses statuettes masculines nous avons choisi certaines pour en donner quelques détails descriptifs comparatifs :

1. Un pomdo reproduisant une tête de statuette sénufo. Il se trouve au Musée de l'Homme, n° Cat. 35.12.41.71.
2. Un autre, appartenant à la collection J. Verheyleweghen (Bruxelles), portant les marques tribales faciales circulaires des Diomandé

(1) Comme les menhirs, quelques pomta portent des signes gravés, dont on ne déchiffrera sans doute jamais le sens.

(Côte d'Ivoire), et des Mossi (Soudan occidental), et la coiffure en cimier raccourci, qui n'est pas en usage chez les Kissiens modernes, qui, eux, ont le crâne rasé. On retrouve ce cimier, lequel est plus court que celui des Soudanais, dans la statuare yoruba (fig. 1).



Fig. 1. — Pomdo Kissi, avec marques tribales faciales circulaires, et coiffure en cimier raccourci.

Collection J. Verbeyleweghen, Bruxelles.

Ce pomdo, recueilli au village de Korodou, mesure 186 mm, et pèse 1072 grammes.

3. Une copie d'un masque masculin Géléédé, à visage aplati et prognatique, en usage chez les Yoruba. Cette pierre a été exhumée en pratiquant un travail de terrassement à Ermakono (fig. 2). Hauteur totale de la tête : 72 mm, poids 228 grammes. Collection J. Verheyleweghen.



Pomdo représentant un masque guéléédé du Dahomey.

Collection J. Verheyleweghen, Bruxelles.

4. Une copie fidèle d'un célèbre portrait du Bénin en bronze, de l'époque classique s'étendant de 1500 à 1575. Le bronze, qui se trouve, je crois, au Musée ethnographique de Leyde, représente un guerrier nègre coiffé d'un casque pyramidal; sa main droite tient sur la poitrine une rondache. Le collier cylindrique est composé de quatre rangées superposées de perles, et un pagne à plis compliqués entoure les reins. Le nez est remarquable et inexplicable pour sa forme. Nous retrouvons donc les mêmes détails dans le haut-relief du Bé-



Fig. 3. — Statuette pondo de la Guinée Française, copie d'un célèbre portrait du Bénin (1500-1575).

Copyright by Musée de l'Homme, Paris.

- nin et dans sa copie kissi en serpentine (fig. 3). Ce pomdo, exposé au Musée de l'Homme, porte le n° cat. 36.9.51.
5. Une reproduction d'un arquebusier portugais du XVI^{me} ou XVII^{me} siècle, copié sans doute aussi sur un bronze bénin. Son propriétaire nous est inconnu, mais sa photo est conservée au Département d'Afrique du Musée de l'Homme. Nous y retrouvons le casque à couvre-nuque, la cuirasse, et la rondache portée par les fantassins portugais jusqu'à la fin du XVI^{me} siècle.
 6. Un pomdo de la collection J. Verheyleweghen ressemble à certaines statues mises à jour à Ifé. La copie en est cependant plus fruste. Il y en a de semblables au Musée de l'Homme (fig. 4). La hauteur de celui de la collection susdite est de 108 mm et le poids 341 gr. Cette statue en pied a été acquise à Massakourou.
 7. Une sculpture à quatre têtes humaines et deux bras courts. La tête principale domine la poitrine, et une semblable lui fait dos. Les deux têtes secondaires sont latérales. C'est sans doute aussi une copie d'une œuvre d'art perdue. Il est probable que son original — ou le pomdo lui-même — a aussi inspiré le premier sculpteur de ces masques en bois à quatre faces, utilisés dans le rituel mendi de la divination. Acquisée à Massakourou, dans la sous-tribu kissienne dite lélé, elle à 70 mm de hauteur, pèse 193 gr et appartient à la collection J. Verheyleweghen.

Origine des tribus anciennement établies au Kissidougou.

Nous sommes donc obligés de constater, dans les collections de pomta kissi, la présence de copies, tantôt bonnes, tantôt grossières et frustes, d'œuvres d'art du Bénin, de portraits de soldats portugais, tels qu'ils sont rendus dans les bronzes, les ivoires, lesalebasses anciennes du Bénin; la présence de reproductions de masques yoruba, portés aujourd'hui encore dans les anciens territoires limitrophes du Bénin; d'ébauches de bronzes et de têtes sculptées d'Ifé et d'Essié; d'images de chefs-d'œuvre disparus présentant des ressemblances avec la sculpture Béni-yoruba. (Nous confondons volontairement la population Edo du Bénin et les Yoruba, parce qu'ils étaient au début une même tribu : par ailleurs nous savons que l'art du Bénin provient en dernier lieu d'Ifé, ville située chez les Yoruba). Tous ces détails techniques constituent certainement un argument solide en faveur d'une ancienneté de plusieurs siècles d'un certain nombre de pomta; mais ils peuvent surtout autoriser la supposition que leurs sculpteurs et aussi leurs usagers, chez qui ces sculpteurs formaient, selon la coutume africaine occidentale, une caste, ont pu être originaires des régions yoruba-bénin. Jusqu'à présent on n'a rencontré nulle part



Fig. 4. — Pomdo ressemblant à certaines statues mises à jour à Ifé (Nigeria).

Collection J. Verbeyleweghen, Bruxelles.

ailleurs que là, dans la sculpture nègre, ces portraits de soldats portugais, ni ces statues si typiques d'Ifé-Essié, caractérisées ethnographiquement par la coiffure conique en tiare, appelée au XVII^me siècle « chapeau papiste », par leur robe talaire, par la pose raide du personnage tenant ou s'appuyant sur un sceptre. Comment en effet une tribu, établie en ce

qui est aujourd'hui la Guinée française à 2.000 km du Bénin et du Yoruba, aurait-elle dans des temps reculés pu avoir connaissance du trésor plastique de ces peuples ?

Mais à cela il y a peut-être une explication.

Romer, un résident danois du Fort Christiansborg à Akra (Ghâna), qui écrivait vers le milieu du XVIII^{me} siècle, affirme sans toutefois préciser l'époque, que le territoire de l'état du Bénin s'étendait jusqu'au fleuve Gambie, donc un peu au sud de Dakar, soit entre le 5^{me} parallèle Est et le 20^{me} parallèle Ouest et comprenait donc l'actuelle Guinée française. Ce territoire, nécessairement côtier à la mode des Crétois et des Phéniciens, à cause de la forêt infranchissable qui se dresse à partir de moins de 100 km de la mer, était divisé en districts dont chacun était gouverné par un roi, nommé par ce que Romer appelle l'empereur. Il est certain que les rois de Lagos, Topo, Wydah, Abomey, recevaient de l'oba du Bénin une sorte d'investiture, et que d'autres lui devaient tribut même longtemps après l'établissement des Portugais. Dans la mesure qu'on peut ajouter foi aux récits traditionnels des indigènes de la Côte Guinéenne, ceux-ci semblent corroborer l'affirmation de Romer. Ainsi les ancêtres des tribus d'Akra : Laté, Obutu, Mmowuré, sont dits avoir immigré de de la mer, arrivant l'un groupe après l'autre, et on les surnomme « *Wofi pum riba* » — « ils viennent de la mer », ou « *Pum-fu* » — « peuple de la mer » en langue Gâ. On avance comme époque de cette immigration le XIV^{me} siècle.

Il est intéressant de noter que les insignes des rois-prêtres d'Akra étaient semblables à ceux portés au Bénin-Yoruba, comme étaient identiques, jusque dans des détails de rituel remarquables, plusieurs cérémonies religieuses. Ainsi la mise à mort des animaux des sacrifices avec des pierres tranchantes non taillées au lieu de couteaux, afin d'éviter de les souiller.

A l'appui d'une extension du pays Bénin ou Edo sur la plus grande partie de la côte de l'Afrique occidentale, il faut ajouter la découverte d'objets d'art bénin-yoruba chez des tribus du territoire côtier de la Côte d'Ivoire, à plus de 1.000 km à l'ouest du Bénin. Parmi ceux-là je cite une paire de statuettes en bronze, formant couple, appelée *edans*, que j'ai trouvée en février 1935 dans un petit village Alladian, à quelques kilomètres de la mer sur la lagune entre Assinie et Grand-Bassam : aujourd'hui ces *edans* sont inconnus dans le cérémonial religieux local, et ne sont employés que chez les Yoruba, où toute maison ogboni de la société secrète doit en posséder un couple.

II. — *Autres formes d'images ancestrales.*

Mais en Afrique occidentale il existe d'autres formes de statuettes ou images de défunts, de réceptacles de leurs esprits.

1. — Il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ces pierres ancestrales, dénommées dans la préhistoire de l'ethnographie africaine *pierres fétiches*, ne portaient aucune trace de sculpture : c'étaient de simples silex, cailloux ou schistes présentant une forme insolite, de sorte qu'elles ont échappé à l'attention des chercheurs : telles sont celles trouvées par M. W. Thomas dans les petites huttes près des villages Timéné; et tel est aujourd'hui encore leur aspect chez les Bamiléké du Cameroun. Sous



Fig. 5. — Statuette ancestrale en argile de l'Afrique Occidentale.

Copyright Museum, Aalbeek, Hollande.



Fig. 6. — Statuette Nsor, Ghâna.

Copyright Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden.

cette forme on peut les rapprocher des plus anciennes palettes de schiste de l'Égypte énéolithique, elles aussi sans sculpture, et des cailloux roulés des tombes de Négadah (Égypte).

2. — Ailleurs ce sont des armes et outils polis de l'âge dit de la pierre, qui remplissent les mêmes fonctions que les pomta et les nomoli : comme cette hache néolithique sénufo-taguana, que les indigènes appellent tingui-kadène, ou pierre de la foudre, que j'ai trouvée au bras d'un des leurs, et qu'ils considèrent comme habitée par un ancêtre. Cette hache appartient à la collection J. Verheyleweghen.

3. — Chez d'autres tribus, Krâ, Sénufo, Bambara, Bobo, les statuettes ancestrales sont des modelages d'argile (fig. 5). C'est alors une masse

argileuse, grossièrement façonnée en forme de buste humain; les traits du visage sont dessinés à peine; deux cauris incrustés remplacent les yeux et les cils; oreilles, nez, bouche sont souvent absents; une calotte de plumes blanches rappelle des offrandes pour implorer la protection. On peut les remarquer dans la cour familiale du lignage, sur les places publiques du village, sur le chemin qui mène à la source d'eau, en bordure des plantations de préférence à l'endroit où le champ touche la savanne inculte. Le bois sacré de la société secrète locale en possède une, de forme pyramidale, interprétée à tort comme une figuration phallique : le symbolisme phallique s'accompagne généralement de la figuration totémique, python, tortue, caïman, etc., ce qui n'est pas le cas ici.

4. — A partir de 800 km au sud-est du Kissidougou, que nous gardons comme point de départ géographique parce que c'est là que ces statuettes ancestrales ont été trouvées les plus nombreuses et qu'elles font l'objet d'une littérature ethnographique déjà plus importante, on a découvert pendant les dernières décades des statuettes aux fonctions identiques à celles des pomta, chez les Akan (Achanti, Fanti) du Ghâna, et chez leurs cousins les Agni du sud-est de la Côte d'Ivoire. Celles des Akan, appelées Nsor, sont en céramique noire et polie, et d'un anthropomorphisme très stylisé : à part la tête, seul le nombril est indiqué sur le buste à la naissance de la gorge (fig. 6). Leur hauteur, variable, se situe généralement entre 170 et 240 mm. Dans le royaume ancien d'Agona, dans le Swédru actuel, les Nsor étaient exhibés au milieu du chemin menant à la nécropole royale ou sur la place publique, et entourés de vicuailles : cette cérémonie est connue sous le nom indigène de « Worisura du », c'est-à-dire : ils sont en train de la couronner.

Des images ancestrales Agni, les Ma (2), l'ethnographie possède des données complètes sur leur origine et leurs artisans. Les Ma trouvés jusqu'à présent, proviennent de Krinjabo, capitale du royaume Agni de Samvi. Ils sont anthropomorphes, et ont les lèvres serrées et les yeux presque fermés (fig. 7). Comme il ne s'agit pas ici d'une ville détruite et disparue, on les a découverts dans le voisinage de la localité et à proximité du chemin où les habitants avaient coutume de les déposer. On en a trouvé aussi réunies sous des abris, auxquels les européens ont donné le nom de « cimetières ». Sous ces abris les Ma sont partiellement recouverts de vases qui ont contenu des offrandes, et même de bouteilles d'alcool, ce qui est peu conciliable avec l'idée de cimetière. Ce sont plutôt des temples et des panthéons.

Dans le vocabulaire achanti, fanti, agni et autres apparentés, Ma est le pluriel de Ba, qui signifie le défunt, l'image en pierre ou en argile du défunt, le petit, progéniture d'êtres vivants. Selon le Père Henri

(2) Le musée de l'Homme en possède 9, et celui de l'Ifan, à Abidjan 50.



Figure funéraire en terre cuite, dite Ma, Côte d'Ivoire.

Copyright by Musée de l'Homme, Paris.

Moëzy, S.M.A., missionnaire et ethnographe du pays Krinjabo depuis plus de trente ans, la famille royale Awokofwè et les 17 familles de notables du royaume de Samvi, descendants des 17 familles émigrées à l'origine du nord du Ghâna vers leur territoire actuel, confectionnaient des représentations de leurs morts. Ces Ma étaient façonnées par des femmes spécialisées et membres de ces 17 familles. Je signale que dans les tribus guinéennes et soudanaises l'artisanat de la poterie est réservé aux femmes. Le modelage était fait dans la chambre mortuaire, un ou deux jours après le décès. On déposait le Ma à l'extérieur du centre habité, sur la route par laquelle le défunt était porté à sa tombe. Il y restait jusqu'après les dernières funérailles, à savoir plusieurs mois pour un notable, et trois ans pour le roi ou la reine de Krinjabo. C'est sur ce sentier et près des Ma qu'on torturait et immolait, jusqu'au début du XX^{me} siècle, les victimes humaines offertes chaque semaine pour ces défunts. Il faut tenir compte du fait que l'occupation européenne, l'interdiction des sacrifices humains, l'influence des missions chrétiennes, la réduction subséquente des offrandes d'aliments et de boisson ont affaibli et même transformé l'état authentique de ce culte ancestral et sa signification. L'importance de ce culte en des temps plus lointains est suffisamment démontrée par ce détail-ci que l'une des 17 familles notables porte un nom en rapport avec les Ma : les *Aféna* ou *Afinma*. La légende agni fait remonter ce nom de famille au début de leur exode. Au moment de quitter leur ancien habitat dans le nord du Ghâna, les gens de ce groupe s'étaient précipités sur ces statuettes pour les recueillir : étymologiquement leur nom *Afinma* signifie « ceux qui se précipitent pour ramasser les Ma » (A — ils, fin — se précipiter pour ramasser, Ma — nom générique des statuettes).

5. — En nous déplaçant à l'extrémité nord-est de l'Afrique occidentale, au sud du Tchad, en pays Bornou, auprès des tribus Kirdi, à 2.200 km des Kissiens, nous découvrons un culte identique à celui dont les pomta font l'objet. Mais en place de la pierre il est fait usage de *poterie* décorée, à base sphéroïde. Quand l'enfant atteint l'adolescence, son père fait façonner pour lui un pot, appelé *M'blé* (fig. 8). A la mort du père, un forgeron l'arrose du sang d'une chèvre immolée, afin de fixer dans ce m'blé l'âme du père. Après les funérailles d'un chef de lignage le forgeron brise le m'blé de celui-ci sur le tumulus dressé sur la tombe : peut-être faut-il aussi chercher là l'origine de la coutume sénufo de briser des pots sur certaines tombes (3). Les proches du défunt chef de lignage en prennent des fragments afin de les conserver sur ou dans un autel familial, lequel est tantôt un vase en terre, tantôt une pierre plate, ou simplement le sol battu de leur case.

(3) Voir : P. KNOPS : Les Sénufo de la Côte d'Ivoire et du Soudan. (Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire, tome LXVII, 1956, p. 165).



Fig. 8. — Poterie M'blé, Cameroun Septentrional.

Copyright by Musée de l'Homme, Paris.

Destination.

Malgré la grande disparité dans leurs formes et leur matière, nous retrouvons dans toutes ces images ancestrales, dans ces réceptacles d'esprits de défunts leur signification véritable, qui procède d'un substratum commun aux Soudaniens et Guinéens, d'une unité fondamentale de culte dans un but évident utilitaire de protection. Recueillir l'esprit du défunt dans ce réceptacle matériel, pomdo, nomoli (fig. 9), nsor, ma, m'blé, gêhê, correspond à l'enlèvement ancien de la sépulture, du crâne du mort, où son esprit s'était finalement retiré comme dans un dernier réduit. C'est une évolution, une simplification, une modernisation et un succédané du culte du crâne, lequel culte, sous des influences externes et étrangères, est aboli chez de nombreuses tribus en Afrique occidentale, ou bien tend à disparaître même chez des groupes farouchement conservateurs des cou-

tumes, telles les Ewé, les Fon et quelques peuplades de la Nigéria du Nord et de l'Est, qui prélevaient, à l'exemple de l'Égypte prédynastique, le crâne des défunts notables, et le suspendaient à la paroi de leur cabane.

De même que chez les Indiens et les Océaniens, ces crânes, conservés pieusement, étaient dotés des noms de ceux à qui ils avaient appar-



Fig. 9. — Statuette nomoli, Sierra Leone.

Collection J. Verbeyleweghen, Bruxelles.

tenu; de même plus tard chaque pomdo kissi, chaque Nsor akan, chaque Ma agni portait son nom propre. Dans presque toutes ces tribus cette localisation de l'esprit du mort dans la statuette était pratiquée seulement pour certains défunts notables. Après la découverte dans leur sol des premiers pomta, les Kissiens à leur tour ne les utilisèrent que pour les morts notables, et ce n'est que par la suite, sans doute quand ils en trouvèrent en très grand nombre, qu'ils firent de la vulgarisation, en posant finalement un pomdo pour tous ceux pour lesquels le tambour funéraire annonçait le décès. Pour un notable décédé à l'étranger, par exemple en voyage, en otage, dans la guerre, la famille envoyait à sa tombe, un an après son décès, un messenger porteur d'une pierre qu'il appliquait contre le crâne pour en extraire et y recueillir l'esprit du défunt. Rapportée au village natal, cette pierre était placée sur l'autel familial dans un but tutélaire et protecteur, et recevait régulièrement des offrandes, cérémonie qui explique les traces de cola rouge sur plusieurs pomta et peut-être la présence d'une cavité dans l'occiput d'autres.

Utilisations secondaires.

Les Kissiens conservent ces pierres sur l'autel familial pendant trois générations, c'est-à-dire tout le temps que vivent normalement ceux qui ont connu le défunt. Après cet espace chronologique les pierres cessent d'être les images des morts et sont désaffectées de leur but fonctionnel primordial, ou dégradées ou désacralisées. Certaines seront, après les rites habituels de consécration, remises en service pour de nouveaux défunts, d'autres utilisées à des fins secondaires et déviationistes. Dans ce dernier cas nous citons le pomdo employé dans la cérémonie divinatoire de l'ordalie : en langue kissi il est appelé alors *pom'wana*, c'est-à-dire pomdo qui devine, et *pom'kandia*, que Denise Paulme, dans « *Les Gens du Riz* », traduit très largement par « pomdo habillé », mais dont la traduction littérale est « pomdo beau ».

D'autres fois ce culte de l'image et de l'esprit de morts déterminés, de ceux dont on a même donné le nom à la statuette, de ceux qui appartenaient à certaines familles nobles ou notables, a dévié en un culte d'esprits indéterminés et inconnus. Ainsi, à 2.200 km au sud-est du Kissidou-gou, chez les Bamiléké, qui sont à cheval sur la frontière franco-britannique actuelle du Cameroun, le R.P. Albert, missionnaire, décrit chez la sous-tribu Bandjoun pareil usage de ces pierres, que l'auteur, qui écrit en 1937, appelle « pierres fétiches ».

« Si un village nouveau doit se construire, écrit-il, le chef y plantera un arbre, dressera une pierre pour l'âme qui peut hanter cette solitude. C'est cette âme qui recevra d'abord sa demeure, et ceci pour qu'elle n'exerce aucune vengeance sur les futurs habitants ». « Les sociétés toté-

miques, continue-t-il, veulent elles-mêmes se rattacher à un ancêtre dont elles possèdent, au lieu de réunion, l'arbre ou la pierre, à qui elles font des offrandes, et qui préside aux initiations... ». Cet observateur constate aussi chez les Bamiléké la coutume, en cas de décès d'un des leurs à l'étranger, d'envoyer un émissaire à sa tombe pour frotter une pierre à son crâne : rapportée au pays natal, cette petite pierre prendra place dans la case de la famille. Comme cet auteur ne mentionne pas que cette pierre est sculptée, on peut admettre que de fait elle n'est qu'une pierre brute.

Et comme si ces Bamiléké, d'origine soudanaise, avaient comme parents proches les Sénoufo, nous avons noté chez ces derniers un rituel si ressemblant, qu'il est nécessaire de le souligner : statuettes en argile en bordure des plantations nouvelles; statues pyramidales sous des arbres à peu près chauves dans les bosquets sacrés, et par lesquels les groupes des sociétés secrètes expriment leur attachement à un ancêtre; statues protectrices anthropomorphes érigées et arbres plantés avant la fondation d'un nouveau village, à tel point que l'on peut se baser sur l'âge approximatif de ces fromagers géants pour estimer l'époque lointaine de la fondation de la localité.

Quant à la fonction principale et aux utilisations secondaires des gêhê ou gè des Krâ du Libéria, je résume ce qu'en écrit Denise Paulme : « On lui demande protection contre les sorciers, la guérison. Comme pour les pomta, son gardien fait office de devin : le bloc posé sur sa tête, l'homme entre en trances et répond aux questions des assistants sur le passé, le présent et l'avenir. Le gè peut encore dénoncer les sorciers. L'analogie dans les fonctions paraît à peu près complète avec le pomdo kissi ».

Palettes en schiste et cailloux roulés du préhistorique égyptien, têtes en terre cuite découverte à Koa sur les bords du Niger, statuettes ancestrales soudaniennes, pomta kissi, ma agni, nsor akan, gêhê du Libéria, statues et têtes en pierre d'Essié, poteries m'blé, masques ancestraux wobi, dan, yakuba, guéré de la Côte d'Ivoire occidentale et du Libéria voisin, auxquels les Krâ donnent ce même nom Gêhê, churinga océaniens, conopa péruviens (4), semblent tous démontrer une même préoccupation de fixer, en vue d'un culte tutélaire, l'âme du défunt dans un siège, un support matériel, accessible, pour des considérations pratiques, à la vénération de la postérité; et cette préoccupation déterminait déjà nos lointains ancêtres du III^me millénaire à dresser et alligner leurs menhirs.

(4) Les conopa, dieux domestiques péruviens, étaient, soit de simples pierres de forme ou couleur singulière, soit « tombées du ciel », soit encore en quelque autre matière travaillée en forme humaine ou animale. Les anciens Péruviens, et les Jivaros actuels leur attribuent une force magique, parce que ces pierres sont habitées par des esprits d'ancêtres.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERT (R.P.) — Banjoun. Paris, Ed. Dillen, 1937.
- BOUCHER (A.) — Petit Atlas des Missions Catholiques. Paris, A. Hattier, 1928.
- BROWN (E.J.P.) — Goldcoast and Asianti Reader. London, Crown Agents for the Colonies, 1921.
- CAPART (J.) — Les cailloux roulés rencontrés fréquemment dans les tombes de Négadah.
- CAPART (J.) — Les palettes en schiste de l'Égypte primitive. Bruxelles, Vromant et Cie. 1908.
- HOUZEAU de LEHAIE (J.) — Comparaison entre l'évolution humaine en Afrique Occidentale Française et en Europe Occidentale. Bulletin de la Société royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire, Tome XLVI, pages 66 et suiv.
- KARSTEN (R.) — La Civilisation de l'Empire Inca. Paris, Payot, 1957.
- MOEZY (Henri, s.m.a.) Assinie et le Royaume de Krinjabo. Paris, Larose, 1942.
- Notes africaines (Ifan), Dakar, 1956, 1957.
- Notes inédites du Musée de l'Homme, Paris.
- PAULME (Denise) — Les Gens du riz. Paris, Plon. 1954.
- PAULME (Denise) — Les sculptures de l'Afrique Noire. Paris, Editions Universitaires, 1956.
- THOMAS (M.W.) — Anthropological Report on Sierra Leone.